



HAL
open science

Spinoza à la maternité : l'admiration pour le nouveau-né

Maud Benetreau

► **To cite this version:**

Maud Benetreau. Spinoza à la maternité : l'admiration pour le nouveau-né. Bulletin de l'Association des amis de Spinoza, 2020, n°45, pp.5-20. hal-03697872

HAL Id: hal-03697872

<https://hal.science/hal-03697872>

Submitted on 30 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bulletin de l'Association des Amis de Spinoza n°45 (octobre 2020)

BAAS

Page 3 : Marx : une méthode spinoziste ?

Page 5 : Spinoza à la maternité : l'admiration pour le nouveau-né, par Maud Benetreau

Page 21 : Spinoza et la philosophie morale : la certitude et la prudence, par Cyprien Coste

Page 37 : Spinoza à l'époque victorienne. Entretien avec Clare Carlisle, à l'occasion de la publication de *l'Éthique* de Spinoza traduite par Marian Evans, alias George Eliot (1856).

ASSOCIATION DES AMIS DE SPINOZA
Déclarée le 9 décembre 1977 sous le n° 77/1906

École Normale Supérieure de Lyon
15, parvis René Descartes, 69007 LYON

Spinoza à la maternité :

l'admiration pour le nouveau-né

par Maud Benetreau

À la fin de la troisième partie de l'*Éthique*¹, Spinoza donne la définition suivante de l'admiration : « l'imagination d'une chose en quoi l'esprit reste fixé parce que cette imagination singulière n'est aucunement enchaînée aux autres² ». Quand il admire une chose, l'esprit ne passe pas de l'imagination de cette chose à l'imagination d'autres choses. Si l'activité de l'esprit est de penser, l'admiration constitue un arrêt de la pensée. Cette définition semble inscrire l'admiration dans une perspective cognitive et épistémologique, ce que vient confirmer une comparaison avec le traité *Des passions de l'âme* de Descartes. C'est d'ailleurs ainsi que Thibault Barrier présente les choses dans « La capture de l'esprit : attention et admiration chez Descartes et Spinoza »³. Tandis que pour Descartes, l'admiration a une « fonction propédeutique » à la connaissance, à la condition qu'elle ne soit ni excessive, ni en défaut⁴, pour Spinoza, c'est « un blocage de l'esprit⁵ », qui ne pense à rien d'autre qu'à ce qu'il admire, en l'absence d'autres choses à penser. Tandis que pour Descartes, l'admiration est « la première de toutes les passions⁶ », Spinoza déclare : « quant à moi, je ne range pas l'admiration au nombre des affects⁷ ».

En partant de cette comparaison avec Descartes, les commentateurs de Spinoza qui s'intéressent à la théorie des affects insistent non seulement sur la dimension cognitive de l'admiration, mais aussi sur l'impasse qu'elle constitue pour la pensée. Lorenzo Vinciguerra définit l'admiration comme la seule contemplation d'une chose présente, qui empêche de connaître et de donner une signification à cette chose⁸. Pascal Sévérac oppose le « bon usage de l'admiration » chez Descartes, à la façon dont l'admiration constitue chez Spinoza une « passivité cognitive » ou un « obstacle épistémologique⁹ ». En ce sens, l'admiration n'apparaît pas comme un concept pertinent pour poser le problème du « devenir mère » en termes de devenir affectif¹⁰ : cela semble plutôt supposer de penser le passage d'un état à un autre en

¹ Nous travaillons avec l'édition suivante : Spinoza, *Éthique* (1677), Édition bilingue, texte présenté, traduit et commenté par Bernard Pautrat, Paris, Éditions du Seuil, 2010.

² *Éthique*, Partie III, Définition IV, p. 321.

³ Thibault Barrier, « La capture de l'esprit : attention et admiration chez Descartes et Spinoza », *Les Études philosophiques*, vol. 171, no. 1, 2017, p. 43-58.

⁴ *Ibid.*, p. 48.

⁵ *Ibid.*, p. 54.

⁶ Descartes, *Les Passions de l'âme*, Partie II, Article 53, dans *Œuvres philosophiques* Tome III, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010, p. 999.

⁷ *Éthique*, Partie III, Définition IV, Explication, p. 323.

⁸ Lorenzo Vinciguerra, *Spinoza et le signe. La genèse de l'imagination*, Paris, Vrin, 2005, Partie I : *Sentire sive percipere*, Section I : *Sensatio*, Chapitre II : Sensation et étonnement.

⁹ Pascal Sévérac, *Le devenir actif chez Spinoza*, Paris, Éditions Champion, 2017, Chapitre IV : Théorie de l'occupation de l'esprit, Section II : Penser fixement.

¹⁰ Maud Benetreau, *Spinoza et la maternité. Devenir mère*, Mémoire de Master 2 sous la direction de Julie Henry, École Normale Supérieure de Lyon, 2019. Le contenu de cet article est tiré de ce mémoire de recherche.

mobilisant la théorie des affects. Il était donc tout à fait inattendu que ce concept émerge de mon enquête de terrain en maternité¹¹.

Dans l'opinion courante, on devient mère à la naissance de son enfant : malgré la critique féministe de l'« instinct maternel »¹², on croit souvent que les femmes qui ont un petit tendent spontanément à les aimer et à s'en occuper. Une sage-femme m'a décrit cette relation entre mère et enfant comme une « connexion » qui se fait « naturellement », comme si elle « coulait de source ». Il s'agit toutefois pour les équipes soignantes de l'accompagner, pour que l'enfant vienne au monde dans les meilleures conditions de santé possibles, pour qu'il soit accueilli au sein de sa famille, et, plus largement, pour qu'il ait une place dans la société. Pour les personnes dont la situation psychologique, sociale ou familiale peut compliquer la relation entre la mère et l'enfant, un accompagnement plus suivi est mis en place, non seulement par des sages-femmes et des auxiliaires de puériculture, mais aussi par une psychomotricienne, des psychiatres et pédopsychiatres, et une assistance sociale.

Cependant, j'ai rencontré des personnes qui, sans être dans une situation psychologique, sociale ou familiale difficile, disent en entretien qu'elles n'ont pas eu le sentiment immédiat d'être mère malgré la naissance de leur petit. À propos de la naissance de son premier enfant, une personne s'exprime ainsi : « on avait bien réfléchi, mais même mûrement réfléchi, moi j'ai trouvé que ce n'était pas si simple de devenir maman ». Elle décrit ce qu'elle a ressenti les deux premiers mois comme une « impression d'essayer de bien m'occuper d'un petit être, mais sans avoir vraiment ce sentiment d'être sa maman... ». D'après elle, l'absence de « cet amour-là, maternel », peut notamment s'expliquer par la nouveauté que représentait pour elle l'arrivée de cet enfant : « un changement tel que peut-être ça bloque [...] ce tissage de liens ».

Le concept spinoziste d'admiration semble être opérant pour tenter de penser cette déconnexion affective entre une femme et le bébé auquel elle vient de donner naissance. S'il est légitime de favoriser la relation de la mère à l'enfant pour des raisons thérapeutiques et sociales, il reste important de prendre une perspective philosophique – qui ne saurait se substituer aux explications psychologiques et sociologiques – pour contribuer à comprendre en quoi et pourquoi ce lien ne se fait pas immédiatement pour certaines personnes. En quel sens le concept spinoziste d'admiration nous aide-t-il à penser qu'il ne suffit pas de donner naissance à un enfant pour entrer en relation avec lui et pour avoir le sentiment d'en être la mère ?

En repartant de la mémoire affective, nous reprendrons d'abord l'explication que donne Spinoza de l'admiration pour déterminer ce qui fait d'un enfant qui vient de naître un être nouveau pour celle qui l'a porté. Nous reviendrons ensuite sur la description spinoziste de l'admiration, afin de proposer une façon de comprendre ce qui empêche la relation affective entre le nouveau-né et celle qui vient de lui donner naissance. Enfin, nous en viendrons aux conditions du passage de l'admiration à l'affection, de sorte qu'une relation puisse commencer entre l'enfant et ses parents.

L'admiration pour un nouveau-né « que nous n'avons encore jamais vu »

Discontinuité des enchaînements d'imaginations

Bien que le terme d'« émerveillement » revienne à plusieurs reprises dans le discours des soignantes de la maternité, qui cherchent ce ravissement maternel dans les gestes des

¹¹ Pour ce travail, j'ai fait un stage de terrain à l'Hôpital Femme Mère Enfant de Bron, dans la métropole de Lyon, aux mois de mars et d'avril 2019.

¹² Malgré la critique féministe – voir notamment Simone de Beauvoir *Le deuxième sexe*, Gallimard, 1949, renouvelé en 1976, p. 364 – cette expression est revenue à plusieurs reprises dans les discours des soignantes, des femmes enceintes et des nouvelles mères.

femmes comme un signe favorable à la relation entre la mère et l'enfant, l'admiration pour le nouveau-né ne renvoie pas ici à un transport enthousiaste devant ce qui est estimé sublime, mais à la définition que Spinoza donne de l'admiration : « l'imagination d'une chose en quoi l'esprit reste fixé parce que cette imagination singulière n'est aucunement enchaînée aux autres¹³ ». Si l'esprit est retenu par l'imagination d'une chose, c'est parce que l'imagination de cette chose n'est pas reliée à d'autres¹⁴. Or, cet enchaînement des images, c'est celui que suit la mémoire : « un certain enchaînement d'idées qui enveloppent la nature des choses qui sont à l'extérieur du corps humain, enchaînement qui se fait dans l'esprit suivant l'ordre et l'enchaînement des affections du corps humain¹⁵ ». Nous avons donc de l'admiration pour ce dont nous n'avons pas de mémoire. Si la mémoire relie les imaginations de façon continue, en suivant l'ordre dans lequel les images ont affecté le corps, alors l'admiration est une imagination qui n'a aucun lien avec ce qui s'enchaîne dans la mémoire, c'est-à-dire qui ne suit pas des autres imaginations, et d'où ne suit aucune imagination, marquant ainsi une discontinuité dans l'ordre des idées.

Si cette imagination n'est pas reliée aux autres par la mémoire, c'est qu'elle ne suit pas l'ordre dans lequel elles s'enchaînent. D'après le scolie qui porte sur la mémoire, l'enchaînement des idées se fait moins en suivant les ressemblances entre les choses qu'en suivant une habitude du corps, celle d'avoir été souvent affecté en même temps par plusieurs choses, sans qu'elles aient nécessairement quelque chose en commun :

[...] de la pensée du mot *pomum* un Romain tombera aussitôt dans la pensée d'un fruit qui n'a aucune ressemblance avec ce son articulé, ni rien de commun avec lui sinon que le corps de cet homme a souvent été affecté par les deux, c'est-à-dire que cet homme a souvent entendu le mot *pomum* alors qu'il voyait ce fruit, c'est ainsi que chacun, d'une pensée tombera dans une autre suivant l'ordre que l'habitude a, pour chacun, mis dans son corps entre les images des choses¹⁶.

C'est à ce scolie que Spinoza renvoie pour expliquer comment nous contemplons « un objet que nous avons vu avec d'autres ». Il en va de même d'objets que nous imaginons présenter un point commun¹⁷. Les imaginations ne sont donc pas seulement reliées entre elles dans un ordre temporel qui suit les habitudes affectives du corps, mais aussi dans un ordre de ressemblance, qui suit ce qui semble commun à plusieurs objets. Nous nous souvenons d'une chose en même temps que d'une autre, soit parce que ces deux choses ont affecté notre corps en même temps, soit parce que l'une et l'autre ont une ressemblance qui rappelle aussitôt le souvenir de l'une à l'imagination de l'autre. Mais nous admirons ce qui ne nous a encore jamais affecté, ce « que nous n'avons encore jamais vu »¹⁸. Si « l'image de la chose est nouvelle »¹⁹, c'est parce que le corps n'en a jamais été affecté auparavant, ni en même temps que d'autres images, ni par des images qui lui ressemblent. La nouveauté de cette image qui affecte le corps ne vient pas de l'image elle-même, elle tient à ce qu'elle ne s'enchaîne d'aucune manière aux autres images qui l'ont affecté par le passé.

Dans cette perspective, qui reprend la dimension cognitive de l'admiration, mais en se focalisant sur la temporalité de la mémoire affective, il semble possible d'avancer que si le nouveau-né est « nouveau », c'est du point de vue de la femme qui l'a porté et qui lui a donné naissance, quand l'image du bébé ne s'enchaîne pas aux images qui ont affecté son corps pendant qu'elle l'attendait. L'impression de nouveauté est bien moindre pour une sage-femme qui assiste à de nombreux enfantements, et qui en connaît le développement. Bien que le processus biologique de la gestation du fœtus jusqu'à son expulsion à l'accouchement suive un

¹³ *Éthique*, Partie III, Définition IV, p. 321.

¹⁴ *Ibid.*, Explication, p. 323.

¹⁵ *Ibid.*, Partie II, Proposition XVIII, Scolie, p. 145.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, Partie III, Proposition LII, Démonstration, p. 299.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*, Partie III, Définition IV, Explication, p. 323.

ordre continu, l'accouchement peut marquer une discontinuité entre la façon dont une femme imagine le bébé auquel elle vient de donner naissance, et la façon dont elle imaginait l'enfant qu'elle portait.

Discontinuité des sensations

Entre la grossesse et la naissance, il ne semble pas que ce soient les mêmes sensations du corps du bébé qui affectent le corps d'une femme. En particulier, ce n'est qu'après l'accouchement qu'une femme peut voir le corps qu'elle a porté pendant près de neuf mois, où les verbes « voir » et « contempler », qui sont employés au moment de décrire l'admiration comme la contemplation d'un objet « que nous n'avons encore jamais vu »²⁰, prennent un sens littéral. Si un tel objet se présente à notre perception, les sensations nouvelles qu'en a notre corps marquent une discontinuité avec les sensations passées et leurs enchaînements habituels, ce qui peut produire de l'admiration pour cet objet.

C'est ce que semble indiquer une expression que nous avons souvent entendue en maternité : « il est là ». Ces quelques mots, qui désignent une simple présence dans l'espace, ne sont que très rarement employés pendant la grossesse, et bien plus fréquemment à la naissance de l'enfant, comme s'il n'était pas vraiment là avant l'accouchement ou, du moins, que sa présence était équivoque avant qu'il naisse. En effet, ce n'est qu'une fois à l'extérieur du corps de celle qui l'a porté, qu'il prend sa place dans un espace qui lui est propre, et qu'il est perçu comme une réalité visible et palpable.

Pourtant, pendant la grossesse, il est possible de voir des images du fœtus sur un écran par l'intermédiaire des échographies, dont certaines peuvent se présenter en trois dimensions, les progrès techniques rendant ainsi l'image plus réaliste. De plus, une femme enceinte peut sentir le corps qu'elle porte, et ce, sans médiation technologique, quand il donne des petits coups contre les parois internes. Dès lors, il n'y aurait pas de si grande différence entre les sensations de la grossesse et celles de la naissance, ou du moins, il se présenterait quelques ressemblances entre elles, de sorte que la mémoire puisse les enchaîner les unes aux autres. C'est de cette façon qu'une jeune accouchée s'exclame en regardant son nouveau-né : « ces petites joues moi je les ai vues sur l'échographie : c'est la même tête ! »

Cependant, pour d'autres personnes, une fois qu'il est né, ce n'est plus tout à fait le même être : « quand il est né j'ai mis ces vingt-quatre heures là, les premières, à le regarder et à me dire : en fait, on ne se connaissait pas tant que ça, c'est mon fils mais je le découvre en fait, je regarde son visage et je me dis non, c'est un être que je ne connais pas encore ». Si cette personne avait l'impression de connaître son bébé, c'est parce qu'elle prêtait une grande attention aux mouvements qu'il faisait pendant la grossesse, afin de prévenir une maladie. Mais ce n'est pas pour autant qu'elle retrouve ces mêmes mouvements, ni les images qu'elle a pu voir pendant les échographies, à la naissance de son fils, ou plutôt de cet « être » qui lui est encore inconnu. Elle ne reconnaît pas l'enfant qu'elle a attendu, parce qu'elle ne connaît pas encore l'enfant qui est né. Une autre personne raconte en entretien que pendant la grossesse, elle n'imaginait pas le bébé si grand qu'elle l'a vu à la naissance, et ce pour ses deux filles : « C'est rigolo, pour les deux ça m'a fait la même chose, en me disant, mais elles sont si grandes que ça ? Mais comment elles étaient, dans mon ventre ? » De même, si les coups que la femme enceinte sent pendant la grossesse relèvent du toucher, après l'accouchement, ce n'est pas la même sensation qui est décrite, comme l'indiquent les propos suivants : « La première chose que j'ai pensée c'est : elle est lourde. Parce qu'on la porte tellement, au moment où on l'a mise sur moi je me suis dit : elle est grande et elle est lourde. »

L'accouchement peut donc marquer une discontinuité entre les sensations de la grossesse et celles de la naissance, et faire apparaître les secondes comme des sensations

²⁰ *Éthique*, Partie III, Proposition LII et Démonstration, p. 299.

nouvelles. Comme le décrit une personne en entretien, les sensations de la grossesse deviennent peu à peu habituelles, c'est-à-dire qu'elles s'enchaînent les unes aux autres dans l'ordre où elles ont affecté le corps de la femme enceinte : « c'est tellement progressif, qu'on s'y fait et ça devient normal... neuf mois c'est long et les derniers mois d'autant plus, donc on s'habitue à être comme ça ». Mais à l'accouchement, c'est comme si ces sensations disparaissaient, et que des sensations nouvelles apparaissaient : « moi j'ai trouvé la transition plus difficile après l'accouchement où c'est vide, et là, j'ai trouvé ça bizarre, le sentiment d'être seule, d'avoir un ventre un peu flasque, on a l'impression qu'on nous a retiré quelque chose, et en même temps, on est contente de voir son bébé ». Pour cette personne, c'est comme s'il y avait deux lignes de sensations, qui lui donnaient à sentir deux corps du bébé : celui qu'elle portait en elle, qui n'y est plus, et celui qui est né.

Discontinuité des projections

Si l'accouchement marque une discontinuité entre deux lignes de sensations, celle de la grossesse et celle de la naissance, il peut également y avoir une différence entre la manière dont l'enfant à naître a été imaginé pendant la grossesse, et l'enfant qui naît à son terme. Une personne compare ainsi son ventre enceint à « un *kinder* surprise ». En effet, tant qu'elle ne pouvait pas le voir, elle avait imaginé l'enfant qu'elle attendait avec des cheveux bouclés, et une peau foncée, mais en regardant son bébé elle constate : « c'est totalement autre chose en fait ». Une autre personne, qui pensait que son enfant allait ressembler à sa première fille et à son conjoint, est surprise de voir à la naissance que c'est à elle qu'il ressemble, finalement : « sans passer par la déception, c'est juste différent », « comme si d'un coup il était proche de moi, alors que je m'attendais à ce qu'il soit dans leur club à eux ». Quand bien même ces personnes n'expriment pas de déception quant à ce qu'elles auraient pu attendre ou désirer des qualités de l'enfant à naître, dans les deux cas, l'enfant qui est né s'est avéré bien différent de la façon dont il avait été imaginé pendant la grossesse.

Si nous ne pouvons pas prévoir avec exactitude ce qui va arriver, c'est d'après Spinoza parce que « l'ordre des causes nous échappe »²¹ : il nous est impossible de connaître en tous points la façon dont les choses sont déterminées selon l'ordre de la nature. C'est pourquoi les personnes qui attendent un enfant ont beau l'imaginer, l'enfant qui arrive au terme de la grossesse les surprend toujours, si ce n'est totalement, du moins en partie. Un enfant à naître relève de la contingence, entendue comme ignorance de l'ordre continu et nécessaire des choses, et l'enfant qui naît nous semble toujours nouveau. Pour ce qui est de l'enfant à naître, les personnes qui l'attendent ne peuvent pas prévoir comment il sera à la naissance, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent pas le voir par avance. En effet, la façon dont il va naître et dont il va être dépend d'un si grand nombre de causes, et de causes si diverses – par exemple, de la combinaison génétique, qui est à elle seule d'une grande complexité – qu'il est impossible de saisir toutes ces causes et d'en prédire tous les effets. Quant à l'enfant qui naît, il n'est pas tout à fait comme il était attendu, du fait de cette impossibilité à prévoir ce qui va arriver. Il a nécessairement « quelque chose » que les personnes qui l'attendaient n'avaient « encore jamais vu », c'est-à-dire, quelque chose de nouveau par rapport à leurs attentes.

Quand les personnes qui attendent un enfant l'imaginent, c'est souvent à partir de ce qu'elles ont déjà vu. Une personne raconte en entretien qu'elle a regardé des photographies d'elle et de son conjoint bébés, puis qu'elle les a rassemblées, afin de mieux imaginer l'enfant qu'elle attend. Elle se confie : « j'ai commencé un petit peu à me projeter », avant d'ajouter « je pense qu'elle va plus ressembler à son père ». Elle m'explique ensuite que c'est parce que son conjoint a des nièces qui lui ressemblent. Elle imagine donc le bébé à naître avec les traits de son conjoint, et de ses nièces : en suivant les enchaînements d'idées qui sont ordonnées selon

²¹ *Éthique*, Partie I, Proposition XXXIII, Scolie I, p. 75.

les ressemblances entre son conjoint et ses nièces, elle est amenée à imaginer un bébé qui va leur ressembler à son tour. De plus, comme elle voit souvent ses nièces et qu'elle les aime beaucoup, elle s'imagine un enfant à leur image ; où l'imagination se fait connaissance du premier genre, en rassemblant des sensations éparses sous une même idée²².

Ces imaginations, qui sont des projections, dans la mesure où elles consistent à se projeter vers ce qui est à venir à partir de ce qui est, et à le prévoir à partir de ce qui est déjà vu, peuvent tourner court. Ainsi, une autre personne qui attend un petit garçon pour sa deuxième grossesse dit en entretien : « j'ai du mal à m'imaginer qu'on va avoir un garçon, parce que je n'ai connu qu'une fille ». Si l'enchaînement d'imaginaires est rompu, c'est-à-dire si ces projections ne sont pas confirmées par ce qui vient, mais qu'il survient un imprévu, comme l'annonce d'un petit garçon pour qui s'attendait à une petite fille, ce nouvel objet ne s'enchaîne pas aux autres imaginations : « je n'arrive pas à réaliser que c'est quelqu'un d'autre [que sa fille aînée] ». Dans ce cas, il est possible qu'à la naissance de l'enfant, l'esprit ait de l'admiration pour ce nouvel objet, parce qu'il « n'a en soi rien d'autre dans la contemplation de quoi il puisse tomber à partir de la contemplation de ce quelque chose »²³.

Pour d'autres personnes, les habitudes affectives qui ont été prises lors d'une précédente naissance permettent de savoir dans une plus large mesure à quoi s'attendre pour la naissance d'un autre enfant. Ainsi, une personne qui décrit une admiration forte et persistante pour son premier enfant, pour lequel « tout est nouveau », précise que pour le deuxième et le troisième, « c'était beaucoup plus simple ». En effet, la naissance des puînés peut rappeler la naissance de l'aîné, c'est-à-dire, en termes spinozistes, que la façon dont ils affectent le corps de leur mère à la naissance rappelle la façon dont l'aîné l'affectait, du fait de certaines ressemblances, ou d'un ordre habituel d'affections qu'elle a en mémoire. Une telle situation est moins susceptible d'admiration, voire ne l'est pas du tout. Au contraire, si la naissance marque une discontinuité dans les enchaînements d'imaginaires qui suivent d'habitudes ou de ressemblances, le nouveau-né peut sembler si nouveau, par rapport aux sensations et aux projections qui ont été imaginées pendant la grossesse, que l'esprit ne peut qu'admirer cette imagination nouvelle.

L'admiration pour un corps de bébé, une « imagination de chose singulière en tant qu'elle se trouve toute seule dans l'esprit »

« C'est comme s'il n'était pas là... »

À la maternité, j'ai pu relever deux façons d'admirer le corps du bébé qui vient de naître. Parfois, sa venue au monde est comparée à un rêve : « elle est là, parce que dans le ventre tu sens quand elle bouge, mais quand tu commences à toucher bébé c'est comme le rêve... ». Si la naissance d'un enfant peut sembler onirique à certaines personnes, du fait de l'apparition soudaine du corps du bébé dans l'espace et dans le temps, cette impression fantomatique peut aussi venir de la petitesse et de la fragilité de ce corps, qui n'occupe finalement que peu d'espace, et qui n'a vécu que très peu de temps : « deux kilos ce n'est rien, on a l'impression que ça peut disparaître ».

Avant de rappeler les textes spinozistes, il semble que cette comparaison avec le rêve aille dans le sens de la distinction que fait Descartes entre l'état de veille et l'état de sommeil, à la fin des *Méditations Métaphysiques* : « si quelqu'un, lorsque je veille, m'apparaissait tout soudain et disparaissait de même, comme font les images que je vois en dormant, en sorte que je ne pusse remarquer ni d'où il viendrait, ni où il irait, ce ne serait pas sans raison que je l'estimerais un spectre ou un fantôme formé dans mon cerveau, et semblable à ceux qui s'y

²² *Éthique*, Partie II, Proposition XL, Scolie II, p. 175-177.

²³ *Ibid.*, Partie III, Proposition LII, Démonstration, p. 299.

forment quand je dors, plutôt qu'un vrai homme »²⁴. Cette apparition soudaine n'est pas sans rappeler l'accouchement, qui peut sembler subit et rapide par rapport au déroulement de la grossesse. Cependant, à la naissance d'un enfant, une femme qui vient d'accoucher sait que le corps du bébé vient de son propre corps, d'où il a été expulsé à l'accouchement. Comment ces personnes peuvent-elles avoir l'impression de rêver, comme si leur enfant était apparu d'un coup et pouvait disparaître de même ?

Si les images des rêves apparaissent et disparaissent sans s'enchaîner avec d'autres images dans l'espace et dans le temps, c'est d'après Descartes parce que « notre mémoire ne peut jamais lier et joindre nos songes les uns aux autres et avec toute la suite de notre vie, ainsi qu'elle a coutume de joindre les choses qui nous arrivent étant éveillés²⁵ ». Il considère la mémoire dans sa fonction de mise en relation de ce qui nous arrive, comme sensations, comme imaginations, comme pensées. En repartant d'une telle conception de la mémoire, il est possible de donner une interprétation spinoziste de cet extrait : si le corps est affecté d'une nouvelle image, et que l'esprit ne peut pas relier la façon dont il imagine ce corps à d'autres imaginations, ni dans l'ordre de l'habitude, ni dans celui des ressemblances, alors cette imagination ne trouve pas sa place dans les enchaînements de la mémoire. Si les sensations de ce corps de bébé ne sont pas reliées par l'esprit à d'autres sensations passées, ni à des projections anticipées par l'imagination, cette discontinuité entre les enchaînements de la mémoire empêche de « réaliser » que l'enfant qu'on attendait est enfin né. Quand bien même il est venu au monde, c'est comme dans un rêve qu'il est apparu, pour les personnes qui ne « réalisent pas » qu'il est là. Dans la mesure où cette imagination ne s'enchaîne pas aux autres, et que cette soudaine discontinuité relève plutôt du rêve que de la veille, la naissance peut prendre un tour onirique.

Ainsi, une personne raconte qu'au moment où sa fille aînée lui a été présentée après l'accouchement, elle a eu un mouvement pour la rendre, comme si elle voulait la rejeter hors de la réalité où elle venait d'apparaître : « La première, quand elle est sortie de mon ventre, j'ai eu un petit sentiment de rejet. Quand on me l'a mise dans les bras, je l'ai rendue – *rires* – comme si je ne savais pas comment faire en fait. Quand elle est sortie, on s'est découvert, il y avait quelque chose, c'était vraiment magique... Mais après je voulais la rendre. Je sais pas, je ne me sentais pas la force... d'accueillir ce petit bébé ... ». Comme l'indiquent les rires que nous partageons pendant l'entretien, elle est un peu embarrassée avec cette anecdote, et cette façon de réagir lui semble bien étrange, après coup. Mais elle s'explique : « c'était nouveau, c'était ma première ». Si elle ne sentait pas en elle la force d'accueillir cette nouveauté, c'est peut-être qu'une autre force s'y opposait : la force de l'habitude, qui détermine le corps à être affecté par les corps extérieurs et à les affecter d'une certaine manière, et dans un certain ordre plutôt qu'un autre, de sorte que le corps ne fera pas spontanément des gestes inhabituels vers ce qui ne l'a jamais affecté. De même, si l'habitude a de la force en ce qu'elle détermine à penser à certaines choses plutôt qu'à d'autres, dans un certain ordre plutôt qu'un autre, l'intensité avec laquelle cette personne admire le bébé qui vient de naître est dépassée par la force des enchaînements habituels, qui déterminent finalement l'esprit à tomber dans d'autres pensées que la seule imagination du nouveau-né.

Si l'admiration pour le nouveau-né est une imagination si nouvelle et si soudaine qu'elle prend parfois la consistance du rêve, ou qu'elle s'efface sous les imaginations habituelles, elle ne cesse pas de retenir l'esprit. Mais cette force ponctuelle ne dure pas autant que celle des habitudes affectives et des enchaînements de la mémoire, qui finissent par l'emporter. À moins que l'admiration soit renforcée de la présence sensible de ce qui est admiré.

²⁴ Descartes, *Méditations métaphysiques*, Paris, Flammarion, 2011, p. 212-213.

²⁵ *Ibid.*

« Il est là. »

Une fois qu'il est né, le bébé a une présence sensible bien plus évidente qu'elle ne l'était pendant la grossesse. « Il est là » : à l'extérieur du corps de celle qui l'a porté, il a un certain poids, une certaine figure. Rappelons en ce sens la personne qui disait : « au moment où on l'a mise sur moi je me suis dit : elle est grande et elle est lourde ». C'est aussi un corps vivant : « on sent déjà qu'il est en vie », précise une personne qui tient son bébé dans ses bras, après avoir constaté avec un air déçu qu'il est « tout endormi ». Elle n'a de cesse de lui jeter des coups d'œil, comme si elle attendait qu'il se réveille, ou comme si elle vérifiait qu'il était bien en vie, que ce n'était pas un rêve qui pouvait s'estomper d'un moment à l'autre. Elle a beau le sentir contre elle et le regarder, ce simple contact ne semble pas lui suffire : elle aimerait qu'il entre en relation avec elle, c'est-à-dire, en termes spinozistes, que le corps du nouveau-né l'affecte d'une certaine manière.

Si les regards de cette personne reviennent sans cesse vers le bébé, c'est parce que cette imagination a une force d'attache : l'esprit n'est pas déterminé à penser à autre chose, et cette admiration l'empêche de penser à autre chose, de sorte que « [l'esprit] est déterminé à contempler [cet objet] seul »²⁶. L'admiration n'a pas seulement une force extrinsèque, mais aussi – comme toute idée – une force intrinsèque, qui est d'autant plus grande qu'elle n'est pas mise en relation avec d'autres idées, ni en opposition avec elles. De plus, le corps du nouveau-né ne s'estompe pas : c'est bien vers un corps présent et vivant que la jeune femme tourne ses regards. Si l'imagination pour le nouveau-né se renforce de sa présence sensible, de sorte que l'admiration dure plus longtemps, cette personne est affectée par le corps du bébé en ce qu'il est nouveau pour elle, mais il ne l'affecte pas de tristesse ni de joie, parce que ce n'est pour elle qu'un corps vivant, qui ne renvoie à rien d'autre qu'à sa présence sensible : « il est là ».

Ce n'est donc pas seulement parce qu'il est nouveau pour la personne qui l'imagine qu'un nouveau-né peut susciter de l'admiration. C'est aussi parce qu'il commence tout juste à vivre, dans un sens biologique. Et s'il n'a pas vécu, au sens où il a été très peu affecté au cours de sa très courte vie, son corps peut-il en affecter d'autres ? Nous suivons ici la façon dont Pascal Sévérac distingue corps affectif et corps organique : tandis que le corps organique est défini à un niveau physique comme un « complexe d'organes, plus ou moins vitaux », un « organisme vivant », « fait de chair et de sang, de chair et d'os », le corps affectif est un « complexe d'images, ou d'affections produites depuis l'enfance par l'habitude »²⁷. Ce ne sont pas deux corps distincts, mais deux points de vue pour considérer un même corps, étant donné que le corps affectif, c'est « le corps organique [...] en tant qu'il est composé de liaisons d'affects, c'est-à-dire en tant qu'il est traversé par des affections, ou des enchaînements d'affections, qui augmentent, aident, diminuent ou contrarient sa puissance d'agir »²⁸. Un nouveau-né est un corps organique viable d'un point de vue biologique, mais qui n'a pas assez vécu pour être considéré par celle qui vient de lui donner naissance comme un corps affectif, s'il n'affecte pas son corps de la même façon à la naissance que pendant la grossesse. Enfin, dans la mesure où les enchaînements de la mémoire suivent l'ordre des affections du corps, la mémoire du nouveau-né ressemble à celle d'un amnésique²⁹, comme le suggère Spinoza : « on aurait pu [prendre le poète espagnol] pour un bébé adulte s'il avait aussi oublié sa langue maternelle³⁰ ».

²⁶ *Éthique*, Partie III, Proposition LII, Démonstration, p. 299.

²⁷ Pascal Sévérac, *Le devenir actif chez Spinoza*, Paris, Éditions Champion, 2017, p. 157-158.

²⁸ *Ibid.*, p. 158.

²⁹ Ce n'est qu'une ressemblance : d'après les récents travaux en psychologie du développement de l'enfant, le nouveau-né aurait une excellente mémoire auditive, ainsi qu'une mémoire gustative et olfactive, qui lui vient de la sensibilité intra-utérine. À ce propos, voir Arlette Streri « La sensorialité du nouveau-né », dans René Frydman et Myriam Szejer (dir.) *La naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui.*, Paris, Albin Michel, 2010, p. 1064.

³⁰ *Éthique*, Partie IV, Proposition XXXIX, Scolie, p. 423.

Comment un corps affectif peut-il être affecté par un corps sans affects ? Si un corps n'est pas encore constitué de façon affective, comment peut-il affecter d'autres corps, et faire partie d'un tissu affectif qui relie des corps entre eux ? S'il est difficile d'entrer immédiatement en relation avec un bébé qui vient de naître, contrairement à ce que la personne que nous avons rencontrée semblait attendre de la naissance de son enfant, sa déception n'a plus lieu d'être. Il est possible qu'elle ait de l'admiration pour le nouveau-né, non seulement parce qu'il est nouveau pour elle, mais aussi parce que ce n'est qu'un corps vivant et sensible, qui n'a pas encore été affecté par d'autres corps, ou très peu, et qui ne peut pas encore affecter d'autres corps, ou très peu. Si « on sent déjà qu'il est en vie », c'est une condition pour qu'une nouvelle relation puisse commencer à partir de la sensibilité des corps mais, parfois, il faut lui laisser du temps. Juste après la naissance, il n'y a que le nouveau-né, qui « est là », qui ne renvoie qu'à sa présence de corps sensible et d'être vivant, et qui ne fait penser à rien d'autre qu'à lui-même.

« On se dit : ah, tiens, c'est le mien ! »

Dans un tel contexte d'admiration, une femme qui donne naissance à un enfant n'a pas le sentiment spontané d'en être la mère. Elle ne sent pas de relation naître entre eux, ni d'inclination maternelle s'éveiller à son contact : la pensée qu'elle en a ne renvoie à rien d'autre qu'à ce petit corps, qui ne semble relié à aucun autre. C'est le cas de la personne que nous venons de citer, qui a ces mots : « ça fait bizarre, on se dit, ah tiens, c'est le mien ! – *rires* ». D'autres personnes tiennent des propos semblables, par exemple : « ça fait bizarre, on a un petit bout, et on sait que c'est à soi ». À ce qu'elles désignent comme une simple présence – « c'est » –, ou comme un corps menu – « un petit bout » –, ces personnes ne sont pas reliées par un sentiment, mais par une connaissance, ce qui produit une impression d'étrangeté, qu'elles expriment par leur rire et par l'emploi de l'adjectif « bizarre ». En effet, il y a comme un décalage entre le sentiment maternel qu'elles attendaient et la simple prise de connaissance qu'elles décrivent.

C'est du fait de cette même prise de connaissance qu'une personne décide de faire les gestes qu'elle imagine être ceux d'une mère : « moins de douze heures après la naissance, je me suis rendu compte que je le touchais, mais que je ne lui faisais pas de bisous ; je me suis dit : il faut que je lui fasse des bisous, c'est mon bébé quand même ». Loin que ce soit le corps du nouveau-né qui l'attire et la pousse à l'embrasser, de façon spontanée et immédiate, il faut qu'elle observe que ce nouveau-né est son bébé, qu'elle en est la mère, et qu'une mère embrasse son bébé, pour qu'elle pense à l'embrasser.

Une personne qui vient de donner naissance à un bébé sait de multiples sources qu'elle en est la mère. Elle sait qu'elle en est la mère biologique, dans la mesure où elle a accouché de ce corps qui est celui du nouveau-né. Elle sait également qu'elle en est la mère d'un point de vue juridique, non seulement parce que, d'après l'adage romain *mater semper certa est*, l'identité de la mère est toujours certaine, mais aussi parce que la naissance fait l'objet d'un acte civil, qui prend place dans le livret de famille. Les personnes qui l'entourent en suites de couches lui rappellent également sa récente maternité, qu'il s'agisse des équipes soignantes, ou des proches qui viennent en visite. Malgré tous ces discours, pour certaines personnes qui viennent d'accoucher, les termes qui décrivent la relation maternelle ne sont que des mots : « je vais dire “mon fils” dans les phrases que je dis, mais pour moi c'est du vocabulaire que je sors, ce n'est pas un sentiment que je pourrais dire. »

Cette personne a beau savoir qu'elle est la mère de cet enfant, on a beau le lui répéter – « tout le monde me dit : ah ça y est, t'es maman ! » – ce n'est pas pour autant qu'elle en a le sentiment. Pour elle, la relation de la mère à l'enfant dépend moins d'une filiation biologique, de sanctions juridiques ou des discours de son entourage, que d'un attachement au nouveau-né, qui peut s'interpréter en termes spinozistes comme une façon pour son corps d'en être affecté et pour son esprit de l'imaginer. Bien qu'elle sache que cet enfant est le sien, ce n'est pas pour

autant qu'elle ressent que c'est son fils : de la connaissance d'un lien ne dépend pas une relation. De la même façon, il ne dépend pas de la connaissance de la distance de la terre au soleil de le ressentir comme s'il était proche de nous : « quoique nous connaissions sa vraie distance, nous n'en continuerons pas moins à l'imaginer proche de nous³¹ ». C'est une affection du corps qui explique cette imagination. Or, si cette affection du corps manque, il ne suffit pas qu'une personne sache qu'elle est la mère d'un enfant pour avoir un sentiment maternel à son égard : si elle n'a que de l'admiration pour lui, si elle n'en est pas affectée autrement, alors la relation entre la mère et l'enfant n'est pas immédiate.

Dès lors, en cas d'admiration pour le nouveau-né, comment entrer dans une relation de mère à enfant, et, plus largement, de parent à enfant ? Si l'admiration n'est pas un affect, comment passer de l'admiration à ce que le sens commun appelle « affection » et que Spinoza appellerait plutôt « affect » ? Et si le corps du nouveau-né n'est pas encore un corps affectif, comment en être affecté, et l'affecter en retour ? Ce problème du passage de l'admiration à l'affection dépend de l'interprétation de l'extrait suivant : « l'esprit restera occupé dans la contemplation de la même chose aussi longtemps que d'autres causes ne viendront pas le déterminer à penser à d'autres choses³² ». « Penser à d'autres choses », est-ce passer à autre chose, et cesser de contempler une même chose, auquel cas cette imagination singulière reste nouvelle et sans suite ? ou passer de l'admiration à d'autres manières d'être affecté, et enchaîner cette imagination avec d'autres ?

L'admiration pour le bébé dont « l'esprit restera occupé [...] aussi longtemps que d'autres causes ne viendront pas le déterminer à penser à d'autres choses »

Conditions spatiales et temporelles de l'admiration à la maternité

La maternité est un lieu qui invite la personne qui vient d'accoucher à se tourner vers le bébé qui vient de naître. Elle ménage des espaces qui, tout en favorisant l'attention, s'avèrent propices à l'admiration : que l'esprit imagine une chose nouvelle ou non, il est amené à la contempler seule, par la disposition des corps. Dans une chambre de maternité, il y a peu d'autres objets que ces deux corps, celui de la mère et celui de l'enfant, à l'exception de ce qui leur sert de nourriture (plateaux-repas pour la mère, allaitement ou biberon pour l'enfant), et de soins (douche pour la mère avec ses affaires de toilettes et ses vêtements, bain pour l'enfant, avec tout le nécessaire à pouponner). Le lit et le berceau sont proches l'un de l'autre, et la proximité entre les corps est redoublée par la façon dont certaines personnes s'adressent au nouveau-né, en murmurant, alors même que pendant l'entretien, elles me parlent à voix haute.

La mère et l'enfant ainsi rapprochés sont tenus à l'écart du quotidien et de ses préoccupations. Une personne dit en entretien que le séjour en maternité « [leur] a permis de récupérer, de souffler, de ne penser qu'au bébé, et pas au reste, parce qu'une fois que tu reviens à la maison, il faut faire à manger, le ménage... » ; pour une autre personne, quand on rentre chez soi « on reprend le rythme, ça repart », alors qu'à la maternité « on est un peu hors des préoccupations habituelles ». Une anecdote est en ce sens très significative : « je suis descendue deux secondes à l'entrée tout à l'heure, et je me suis dit : là c'est la vie, tout le monde s'agite un peu... pendant ces deux trois jours on est vraiment dans un autre monde ».

Pour une personne qui vient d'accoucher, « la maternité », ce n'est pas seulement sa chambre, mais aussi le temps qu'elle y passe. Si « la maternité est un peu un cocon », c'est parce que « ces deux trois jours qu'on y passe, c'est un peu un moment entre parenthèses, on

³¹ *Éthique*, Partie IV, Proposition I, Scolie, p. 363.

³² *Ibid.*, Partie III, Définition IV, Explication, p. 323.

est un peu sur un petit nuage, on réalise qu'elle est là, ce sont des moments assez doux ». Ce moment suspendu ressemble au temps des rêves, mais pour cette personne, c'est aussi l'occasion de « [réaliser] qu'elle est là ». Le séjour en maternité permet non seulement de laisser libre cours à son admiration en contemplant longuement le nouveau-né, mais aussi, du fait de ces imaginations répétées, de s'habituer à sa présence, de sorte que l'admiration disparaisse peu à peu : « si donc il arrive que cette chose que nous admirons, nous l'imaginions souvent, nous cesserons de l'admirer³³ ». Le temps de l'admiration est donc une condition pour que l'admiration passe, que cela dure plus ou moins longtemps : « Je pense que ça m'a rassurée de rester un petit peu plus longtemps. Je pense que si on m'avait lâchée trois jours après... Déjà que ça nous a fait bizarre de mettre notre fille dans la voiture, d'être à trois dans la voiture, d'arriver à la maison, de te dire : bon et bien voilà – rires. Ça me l'a moins fait que si on était partis au bout de trois jours. » Malgré l'usage de la première personne du pluriel dans cet extrait d'entretien, le temps des mères n'est pas le même que celui des pères. Si les conjoints³⁴ des femmes qui viennent d'accoucher viennent souvent à la maternité, et sont de plus en plus présents d'après une pédopsychiatre, ils restent « en visite », comme me le fait remarquer une personne en entretien. Des horaires de visite sont prévus l'après-midi, ainsi qu'un fauteuil et des chaises dans les chambres, mais il n'y a pas de quoi passer tout son temps à la maternité. Des lits-couchettes sont prévus pour les pères qui en font la demande, mais il n'y en a pas autant que de chambres.

Il semble que le temps passé à la maternité soit nécessaire, non seulement pour que l'admiration cesse avec l'habitude, mais aussi pour relier cette imagination nouvelle à l'ordre habituel. Une personne décrit ces quelques jours comme « un petit temps qui est nécessaire, pour apprendre à se connaître, toutes les deux », ou encore comme « des petits moments qui permettent de se découvrir ». Si le nouveau-né lui est encore inconnu, le séjour à la maternité lui permet « d'être à l'écoute », de lui accorder de l'attention. Ce faisant, l'imagination du nouveau-né n'est plus tout à fait seule dans l'esprit, parce qu'elle est reliée à d'autres imaginations qui reviennent sans cesse à lui : « Ce matin, on se disait avec mon mari que la première était tout le temps recroquevillée sur elle-même, alors qu'elle, elle a souvent tendance à déplier ses jambes, tranquillement. Ce sont des temps qui sont faits pour ça, pour voir comment elle se comporte, de quoi elle a besoin. La première, on l'a mise dans un petit lit à barreaux, vraiment petit, et je pense que c'était nécessaire, parce que sinon, je pense qu'elle se serait sentie perdue. Là je me dis, finalement, peut-être qu'elle, elle ira dans son grand lit. J'arrive plus à me projeter sur mon organisation à la maison en l'observant et en observant comment elle se comporte ». En cherchant à répondre convenablement aux besoins du nouveau-né, cette personne est amenée à l'imaginer par rapport à son aînée, ou à l'imaginer dans la maison. Ce faisant, une place lui est faite, dans la famille, dans la maison, mais aussi dans les habitudes affectives et les enchaînements d'imaginaires.

Conditions d'imitation pour que l'admiration passe à la bienveillance

Prendre le temps d'observer le nouveau-né permet aussi de lui trouver des ressemblances avec d'autres membres de la famille, ou avec soi-même. Dès lors, il n'est plus totalement nouveau, mais il a bien quelque chose de commun à plusieurs, et l'esprit l'imagine en l'associant avec une autre personne, puis en relation à soi-même, dans la mesure où la personne à laquelle il ressemble est proche. De cette façon, l'admiration passe plus facilement à l'affection : « La première chose que j'ai pensé c'est : elle est lourde. Parce qu'on la porte tellement, au moment où on l'a mise sur moi je me suis dit : elle est grande et elle est lourde.

³³ *Éthique*, Partie III, Définition X, Explication, p. 325-327.

³⁴ Dans le contexte juridique français, il aurait été possible de parler également de « conjointe », mais je n'en ai pas rencontré pendant mon stage de terrain. Le terme de « conjoint » désigne donc ici le compagnon de la femme qui vient d'accoucher, et le père de l'enfant qui vient de naître.

Après, je me suis dit elle ressemble à son père. Et après on se dit : oh punaise, c'est là, c'est à nous ! ». On imagine que le nouveau-né ressemble à des personnes pour lesquelles la mère éprouve de l'amour, ici son conjoint, mais ç'aurait pu être ses autres enfants. Or « de cela seul que nous imaginons qu'une chose a une ressemblance avec un objet qui affecte habituellement l'esprit de joie [...], et quoique ce en quoi la chose ressemble à l'objet ne soit pas la cause efficiente de [cet affect], pourtant nous aimerons cette chose³⁵ ». Dans cette situation, la ressemblance du nouveau-né avec une personne aimée a ouvert une voie pour que cette personne l'aime à son tour.

Mais qu'en est-il des enfants pour lesquels on ne trouve aucune ressemblance avec les autres membres de leur famille ? C'est arrivé à une personne que j'ai rencontrée en entretien : « ce qui me faisait bizarre, c'est que je trouvais qu'ils ne ressemblaient ni à moi ni à mon conjoint : des fois je me dis c'est bizarre que ce soient mes enfants ». Que le nouveau-né ressemble ou non à ses parents, il ne cesse pas de ressembler à un être humain, ce par quoi il a quelque chose en commun avec eux, en plus d'être un corps sensible et un être vivant. Or, « de ce que nous imaginons une chose semblable à nous, et que nous n'avons poursuivie d'aucun affect, affectée d'un certain affect, nous sommes par là même affectés d'un affect semblable »³⁶. Ce processus d'« imitation des affects³⁷ » permet de passer de l'admiration pour une chose qui ne suscite aucun affect, à une manière d'en être affecté.

Or, un bébé semble souvent affecté de tristesse : pour les personnes qui m'en ont parlé, les pleurs expriment une situation d'inconfort et de peine, qu'il est possible d'interpréter en termes spinozistes comme une contrariété ou une diminution de sa puissance d'agir³⁸. D'après ces mêmes personnes, les pleurs d'un bébé sont particulièrement pénibles pour qui les entend : parmi d'autres choses qui rendent ces moments difficiles, voir ce que nous imaginons nous ressembler être affecté de tristesse nous affecte de tristesse à notre tour. Un bébé qui pleure affecte de pitié, et partant, de bienveillance, que Spinoza définit comme la « volonté ou appétit de faire du bien qui naît de ce que nous fait pitié la chose à laquelle nous voulons faire du bien³⁹ ». Ainsi, « une chose qui nous fait pitié, nous nous efforcerons autant que possible de la délivrer du malheur⁴⁰ ». Ce geste de bienveillance est certes porté contre la tristesse de qui nous ressemble, mais c'est parce que « ce qui affecte de tristesse une chose qui nous fait pitié, nous affecte nous aussi d'une tristesse semblable⁴¹ ». Quand nous essayons de calmer les pleurs d'un bébé, nous n'essayons donc pas seulement de le soulager, mais aussi de nous libérer de la tristesse qui nous affecte.

À rebours de la tristesse, calmer les pleurs d'un enfant en prenant soin de lui, en le réconfortant ou en le nourrissant, c'est s'imaginer qu'on l'affecte de joie⁴². Or, « si quelqu'un a fait quelque chose qu'il imagine affecter les autres de joie, il sera affecté d'une joie accompagnée de l'idée de lui-même comme cause », c'est-à-dire que la personne qui s' imagine avoir affecté le bébé de joie est affectée en retour de satisfaction de soi et de gloire⁴³. C'est le cas d'une personne qui a pu mettre en place un système de tire-lait pour nourrir ses jumeaux, nés prématurément. Pendant l'entretien, elle tire son lait avec une machine, puis elle le donne aux sages-femmes, pour qu'elles le transmettent à ses bébés par transfusion, avant de m'expliquer : « le fait de voir que son bébé grossit, grandit bien, évolue bien, grâce à son lait, c'est une satisfaction. » La satisfaction de les nourrir avec son lait se fait gloire quand les bébés

³⁵ *Éthique*, Partie III, Proposition XVI, p. 241.

³⁶ *Ibid.*, Proposition XXVII, p. 255.

³⁷ *Ibid.*, Proposition XXVII, Scolie, p. 257.

³⁸ *Ibid.*, Proposition XI et Scolie, p. 231-233.

³⁹ *Ibid.*, Proposition XXVII, Corollaire III, Scolie, p. 259.

⁴⁰ *Ibid.*, Proposition XXVII, Corollaire III, p. 259.

⁴¹ *Ibid.*, Proposition XXVII, Corollaire III, Démonstration, p. 259.

⁴² *Ibid.*, Proposition XI et Scolie, p. 231-233.

⁴³ *Éthique*, Partie III, Proposition XXX et Scolie, p. 263-265.

sont pesés par les puéricultrices, qui se réjouissent avec elle de la prise de poids des jumeaux. Les nourrir avec son lait maternel est une manière pour elle de les affecter, d'en être affectée en retour, et d'entrer en relation avec eux en tant que mère.

Mais pour une autre personne, prendre soin d'un bébé avec bienveillance ne suffit pas à entrer en relation avec lui : « je m'occupais d'un bébé, mais j'avais du mal à me dire que c'était le mien ». Elle décrit « cette impression d'essayer de bien m'occuper d'un petit être, mais sans avoir vraiment ce sentiment d'être sa maman... », qui peut être interprétée en termes d'admiration, dans la mesure où le nouveau-né n'est pour elle qu'un « petit être » dont l'imagination n'est pas enchaînée aux autres de façon à commencer une relation affective : « C'est dur à expliquer en fait. Enfin si, il était là, on s'en occupait, il nous prenait énormément de temps, en plus, il dormait très mal, les nuits étaient compliquées, nous étions fatigués... Mais cet amour-là, maternel, je pense qu'on a eu du mal... Enfin si, on l'aimait, mais il n'y avait pas cette fusion-là qui peut y avoir. [...] Je pense qu'on a bien mis un à deux mois à ce qu'il y ait cet échange d'amour. [...] C'est dur de dire ça. On essayait de très bien s'en occuper, mais en ayant du mal à se dire que c'était vraiment nous les... ».

Cette personne écarte d'emblée un facteur psychologique – « ce n'était pas une histoire de blues » – pour tenter d'expliquer cette admiration persistante par un sentiment qu'elle décrit comme de la « curiosité » mêlée de « stress » et de « peur de mal faire ». Elle ne l'a ressenti que pour son premier enfant. Au moment de l'entretien, elle vient d'accoucher du troisième, et elle nous dit : « pour le bain et l'allaitement, il y a des choses qu'on connaît et des choses qui ne nous font plus peur ». Au contraire, pour le premier « tout est nouveau », et l'admiration peut se mêler de peur. Dans ce cas, il ne s'agit pas « d'éviter par un moindre mal un plus grand que nous craignons⁴⁴ », mais seulement du désir d'éviter de faire mal au bébé, c'est-à-dire de la peur de « contribuer à [l'affecter de] tristesse⁴⁵ », en ne comprenant pas ce dont il a besoin, ou bien en lui faisant mal par maladresse. Or, cette peur de l'inconnu entretient l'admiration en donnant lieu à la consternation, que Spinoza définit comme une admiration qui est « mise en mouvement par un objet qui nous fait peur⁴⁶ ». La consternation empêche d'être affecté d'autres manières, « parce que l'admiration d'un mal tient l'homme suspendu dans la seule contemplation de ce mal au point qu'il est dans l'incapacité de penser à d'autres choses qui pourraient le lui éviter⁴⁷ ». Mais, avec le temps, l'admiration disparaît peu à peu : « je pense qu'on a bien mis un à deux mois à ce qu'il y ait cet échange d'amour », ce qui s'est fait « petit à petit ». Elle conclut : « c'est que du bonheur, mais des fois non, ça peut mettre un petit peu de temps à se mettre en place ».

Conditions affectives pour que l'admiration passe à l'amour

Si le « bonheur » est parfois long à venir, c'est qu'il faut le temps d'observer le nouveau-né, de s'en occuper au mieux, mais aussi de le prendre dans ses bras, et d'être attentif à ce qui peut arriver. Une personne, qui semblait pourtant avoir eu de l'admiration à la naissance de sa fille, me raconte que tandis qu'elle l'allaitait, la petite « avec ses petites mains, elle me serre le doigt... je ne sais pas, ça fait quelque chose ». Elle décrit ce « quelque chose » comme un sentiment d'attachement, qui va relier les deux corps : « on s'y accroche », « de plus en plus les sentiments grandissent, c'est très attachant ». Le corps du nouveau-né, de corps sensible et d'être vivant, devient peu à peu un corps affectif, qui est affecté, et dont on s'imagine qu'il affecte à son tour. C'est à partir de cette sensibilité que les corps ont en commun qu'ils s'affectent, ou du moins, qu'une rencontre est attendue, comme le décrit une autre personne : « Elle est née hier. Petit à petit je vais la prendre dans mes bras, lui montrer le visage [...]. Petit

⁴⁴ *Ibid.*, Définition XXXIX, p. 341.

⁴⁵ *Ibid.*, Proposition XXVIII, p. 259.

⁴⁶ *Ibid.*, Proposition LII, Scolie, p. 299.

⁴⁷ *Ibid.*, Proposition LII, Scolie, p. 299-301.

à petit la relation se met en place... [...] La découverte vous voyez, petit à petit : faire voir votre visage, sentir l'odeur... [...] C'est génial toutes ces petites choses qui se mettent en place, petit à petit. » Son propos rejoint celui de la personne que nous avons citée plus haut, avec la répétition de l'expression « petit à petit », qui souligne que l'affection – au sens d'attachement intime et durable et au sens spinoziste d'affect –, ne vient pas toujours d'un seul coup, mais qu'il lui arrive souvent de prendre son temps.

Les progrès de l'affection passent par le plaisir, qui est décrit comme « charnel » par une patiente⁴⁸, parce qu'il est pris au contact de la peau de son enfant de huit mois, de sa douceur et de son odeur. Une autre personne me garantit en entretien qu'« un câlin de son bébé ça vaut dix *mojitos* ». Il s'agit donc de suivre le conseil de Spinoza : « user des choses et s'en délecter autant que faire se peut (non, bien sûr, jusqu'à la nausée, car ce n'est plus se délecter)⁴⁹ ». Être en contact avec le corps sensible du bébé affecte d'une sensation de plaisir qui est une joie, au même titre que « [manger] et [boire] de bonnes choses modérément, ainsi qu'[user] des odeurs, de l'agrément des plantes vertes, de la parure, de la musique, des jeux et exercices du corps, des théâtres et autres choses de ce genre, dont chacun peut user sans aucun dommage pour autrui⁵⁰ ».

De cette joie s'ensuit un amour pour le bébé, si « l'amour est une joie qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure ». Si l'admiration persiste, l'amour mêlé à l'admiration donne la dévotion, définie par Spinoza comme « l'amour pour celui que nous admirons »⁵¹. À la maternité, il arrive souvent qu'un parent se tourne vers son bébé pour le regarder ou pour le prendre dans ses bras, avec un air étonné et content. Comme nous l'avons évoqué, les équipes soignantes appellent cette attitude l'« émerveillement », et la recherchent comme un signe favorable à la mise en place de la relation entre la mère et l'enfant. Les premiers bains sont ainsi des moments de « découverte », souvent émerveillée, comme le raconte une personne en entretien : « je ne l'avais pas encore vu nu en entier... est-ce qu'il a une tache de naissance ? [...] on continue à se rencontrer ». L'admiration qu'elle a ressentie à la naissance est encore présente, mais elle est mêlée de joie : comme d'autres personnes, elle décrit le bain avec les mots de « plaisir » et de « douceur ». Or, de la joie suit l'amour, et de cet amour naît un fort attachement, par le désir de la présence de ce qui est aimé : « qui aime, s'efforce nécessairement d'avoir en sa présence la chose qu'il aime et de l'y conserver⁵² ». Dans la mesure où ce qui est aimé est souvent imaginé, il est facile de passer de la dévotion à l'amour : « si donc il arrive que cette chose que nous admirons, nous l'imaginions souvent, nous cesserons de l'admirer ; et par suite nous voyons que l'affect de dévotion dégénère aisément en amour pur et simple⁵³ ».

Le plaisir permet de passer de l'admiration à la joie et à l'amour, mais, comme tout autre affect, s'il ne se rapporte qu'à « une certaine partie du corps qui se trouve affectée plus que les autres », il peut devenir excessif et « [retenir] l'esprit dans la contemplation d'un seul objet au point qu'il ne peut pas penser aux autres⁵⁴ ». La joie excessive est un chatouillement du corps, qui « consiste en ceci qu'une ou quelques-unes de ses parties sont plus affectées que les autres⁵⁵ », par exemple, celles qui sont sollicitées par les câlins avec son bébé, ou par les soins qui lui sont prodigués – auquel cas les parties du corps concernées peuvent être affectées de plaisir, mais aussi d'autres affects. Au chatouillement, dont « la puissance [...] peut être si

⁴⁸ Après avoir hésité sur le mot « charnel », elle distingue ce plaisir d'un plaisir sexuel, en expliquant qu'elle n'a pas le même contact avec le corps de son conjoint qu'avec celui de son enfant.

⁴⁹ *Éthique*, Partie IV, Proposition XLV, Corollaire II, Scolie, p. 431.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, Partie III, Définition X, p. 325.

⁵² *Ibid.*, Partie III, Proposition XIII, Scolie, p. 237.

⁵³ *Ibid.*, Partie III, Définition X, Explication, p. 325-327.

⁵⁴ *Éthique*, Partie IV, Proposition XLIV, Scolie, p. 429.

⁵⁵ *Ibid.*, Partie IV, Proposition XLIII, Démonstration, p. 427.

grande qu'elle surpasse toutes les autres affections du corps⁵⁶ », s'ajoutent parfois des conditions personnelles, mais aussi familiales et socio-professionnelles, qui amènent une femme à ne s'occuper que de ses enfants. Ainsi, une personne me dit que la première année de vie de son enfant, il sera difficile pour elle d'être autre chose que maman, d'autant plus qu'elle lui donne le sein et que, de ce fait, son quotidien sera marqué par le rythme du corps de l'enfant dont elle s'occupe. Or, le chatouillement « empêche le corps d'être apte à être affecté d'un très grand nombre de manières [...] et par suite [...] il peut être mauvais⁵⁷ ». Ainsi, tout en me disant que beaucoup de choses tournent autour des enfants, une personne exprime sa crainte de « [tourner] en rond » : « on n'est que là-dedans, et on finit par être un peu gaga de ça, et de ne plus développer le reste du tout, d'être complètement abêti – c'est peut-être un peu fort comme terme – par ça ».

Il ne s'agit pas pour autant d'en conclure que s'occuper de ses enfants est appauvrissant d'un point de vue affectif. Au contraire, d'après mes entretiens, tant qu'une personne n'est pas exclusivement tournée vers ses enfants, mais aussi vers le monde, les enfants comme les parents en sont diversement affectés. Une personne me décrit ainsi le plaisir de la transmission – tout en précisant qu'elle travaille comme responsable pédagogique : « Ma fille apprend tout de moi et de mon entourage, et je trouve ça génial. J'adore faire des trucs avec ma fille. On fait des gâteaux, on fait plein plein de choses. Et quand je vois qu'elle sait faire, je trouve ça génial. [...] C'est chouette qu'elle puisse apprendre des parents, et qu'on puisse l'accompagner. Moi je m'éclate là-dedans en tout cas. Quand je la vois évoluer dans son langage, je me dis, c'est fou, enfin, c'est incroyable, ce qu'on peut transmettre... ». Une autre personne me raconte qu'après être allés en famille à un spectacle, elle demande à ses enfants ce qu'ils ont préféré dans la journée... Et c'est le trajet en funiculaire qui est retenu, plutôt que les merveilles déployées sur scène. Comme elle me le confie, « [les enfants] apportent beaucoup de choses ». À leur façon, les enfants invitent aussi leur entourage à de nouvelles manières d'être affecté.

Conclusion

De ces analyses, qui émergent de mes entretiens et du concept spinoziste d'admiration, il ne s'agit pas de tirer de conclusions générales sur le « devenir mère », ni sur la relation du nouveau-né à la personne qui vient de lui donner naissance. Ma démarche en philosophie de terrain consiste à rapprocher des situations singulières des textes de Spinoza, et à y chercher des points de rencontre, qui donnent à penser. Cette perspective m'amène à relire le corpus spinoziste et à analyser les situations que je peux observer et qui me sont racontées pour en proposer une compréhension philosophique.

Si j'ai pu rencontrer en maternité des personnes qui semblaient avoir de l'admiration pour le bébé auquel elles viennent de donner naissance, il s'agit moins d'une impasse pour la pensée que d'un seuil préalable au passage vers l'affect. Si l'admiration empêche l'esprit de penser en l'attachant à une seule imagination, elle lui donne ainsi le temps de contempler longuement ce qu'il admire, et d'y prêter une grande attention. Loin d'être une anesthésie pour le corps et l'esprit, l'admiration rend la présence du nouveau-né de plus en plus sensible : d'un corps évanescant à un corps bien vivant, d'un corps inconnu à un corps que l'on croit reconnaître, d'un corps qui paraît indifférent à un corps qui semble solliciter la bienveillance, et qui prodigue plaisir et joie... L'admiration en elle-même ne fait pas naître l'affection, mais elle ne l'empêche pas définitivement : l'admiration donne le temps aux affects de commencer et à la tendresse de se renforcer, de sorte qu'une affectivité réciproque puisse se développer. C'est le temps passé à admirer le nouveau-né qui permet d'en être affecté, et ce faisant, l'admiration s'efface peu à peu.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*

Si une femme qui vient de donner naissance à un enfant a de l'admiration pour lui, loin de condamner cette nouvelle relation, l'admiration indique qu'il faut prendre le temps de la commencer. La rencontre avec un nouveau-né ne se fait pas nécessairement dès la naissance, elle peut se faire « petit à petit », le temps que les corps s'affectent et que de nouvelles habitudes soient prises. En ce sens, l'admiration permet de mieux appréhender diverses situations qu'on peut trouver en maternité, du brusque rejet du nouveau-né à un émerveillement excessif, en passant par un fond d'indifférence qui est souvent accompagné d'un sentiment d'étrangeté, parfois même de déception, ou encore de culpabilité. Considérer l'admiration qui peut avoir lieu à la naissance d'un enfant, c'est prendre le temps qui est nécessaire pour accueillir cette nouvelle relation.

Maud Benetreau
Doctorante, Université Paris-Est Créteil

Association des Amis de Spinoza

Activités :

- Organisation de conférences
- Envoi du « Bulletin de bibliographie spinoziste »
- Envoi du « Bulletin de l'Association des amis de Spinoza »
- Information sur les principales activités spinozistes en France

Adhésion (comprend l'envoi du bulletin) : 20 € (25 € pour une adresse hors de France)

Pour les étudiants : tarif de 10 € (15 € pour une adresse hors de France)

Envoi du chèque à :

Jacqueline Lagrée
35 rue Belle Épine
F - 35510 Cesson Sévigné

Les propositions de contribution au *BAAS* sont à envoyer à l'adresse suivante : jllantoine@gmail.com